

LE VÉTO, CET INCONNU

A part nous, lui seul sait parler à notre animal et l'apaiser. Lui seul peut calmer sa douleur, analyser ses maux et les guérir. Et finalement, nous réconforter. Le vétérinaire est le ciment de notre relation unique avec notre compagnon à quatre pattes. Coup de projecteur sur ce professionnel essentiel.

DOSSIER RÉALISÉ PAR ANNE DEGUY



PSY, PÉDIATRE ET DIPLOMATE

Le véto version XXI^e siècle n'est plus celui du temps des vaccins vite expédiés. A l'heure où nous entretenons une relation quasi filiale avec notre animal de compagnie, ce praticien est devenu un véritable soigneur animalier.

Et si nos vétérinaires disparaissaient¹? Ce serait tout simplement la panique : plus de stéthoscope pour notre caniche Nicky, plus de piqûre pour notre minette Dolly, et surtout... plus personne pour nous rassurer parce que notre boule de poils a éternué deux fois la nuit précédente. A l'heure de la «pet parentalité», on parle câlins, croquettes bio

**ON PARLE CROQUETTES BIO
MAIS RAREMENT DE CELUI
QUI VEILLE SUR SA SANTÉ**

et poussettes... mais rarement de celui qui veille sur la santé de notre animal et de notre relation quasi filiale avec lui. Alors, quid de ce praticien maintenant que nous élevons nos chats et chiens comme nos enfants chéris? Comment ces soigneurs animaliers vivent-ils cette nouvelle ère où le chien ne sort

jamais sans sa doudoune en hiver, où la litière du chat est connectée et nos attentes émotionnelles décaplées? A la fois psy, pédiatre et diplomate, il doit aujourd'hui apaiser des parents aimants, parfois excessifs, nécessairement inquiets...

1. Inimaginable! Les véto ne sont pas prêts de disparaître. Au contraire, l'Ordre national des vétérinaires en comptait 21494 en 2023, soit 650 de plus qu'en 2022.

LE PILIER de la "pet parentalité"

Sans vétérinaire, pas de chien en pleine forme pour courir à nos côtés, ni de chat ronronnant paisiblement sur nos genoux (voire étalé sur le clavier de notre ordi...). Et surtout, pas de relation sereine entre nous et notre bébé poilu. «*La pet parentalité, c'est le soin*», résume Emmanuel Gaultier, vétérinaire dans la région Paca. Et qui dit soin... dit soigneur. Non pas celui du temps des vaccins vite expédiés et à l'euthanasie de convenance facile. Non, le véto nouvelle version, comme le décrit l'historien Eric Baratay, «*applique aujourd'hui les mêmes types d'accompagnement et de traitements que le médecin des humains*».

BOOM TECHNOLOGIQUE

«*Quand j'ai commencé, il y a trente-cinq ans, un animal était... un animal. Point*», confie la vétérinaire Sophie Train, praticienne à Maisons-Laffitte (Yvelines). «*J'hésitais même à proposer un suivi quand le pronostic vital de l'animal était engagé. Aujourd'hui, ce sont carrément les clients qui réclament le scanner.*» «*On a vu arriver cette quête de soin et de conseils de la part des maîtres d'animaux de compagnie dans les années 1980, tout d'abord en ville. C'était une demande de traitements prolongés pour le cancer*», rappelle le professeur Baratay. Il faut dire qu'un boom technologique a eu lieu en parallèle. «*Quand je suis sortie de l'école, en 1989, j'ai vécu l'avènement de l'échographie, du scanner, de l'IRM*», se souvient la docteure Train. «*Ils ont permis le déploiement de spécialisations comme la dentisterie, l'ophtalmologie, la chirurgie spécialisée... et d'hôpitaux animaliers dernier cri. Et ça nous assure, à nous les véto, une formation professionnelle tout au long de notre carrière.*» Résultat : «*On fait une bien meilleure médecine, on guérit certains cancers, on sauve des vies. C'est passionnant.*»



Une profession plébiscitée par les femmes

La profession est «*historiquement masculine car, à l'origine, il s'agissait de faire de la médecine et de la chirurgie d'animaux de rente*», témoigne Laurence Crenn, de l'association Vétos-Entraide, dans *La France vue par les vétérinaires*, de Julien Solonel (Buchen-Chastel). «*On attendait donc du vétérinaire de la force physique et de la technicité. Avec le développement de l'animal de compagnie, on est passés davantage dans le "care", la relation de soin qui a une incidence affective et émotionnelle plus importante. Et ça, ça fait appel aux qualités féminines, celles pour lesquelles les femmes sont conditionnées.*» Certes, «*80% des filles sortent aujourd'hui diplômées, contre 55 à 65% il y a trente ans*», se félicite Emmanuel Gaultier.

PHÉNOMÈNE DE SOCIÉTÉ

Cependant, tempère Armelle Diquélou, professeure de médecine interne à l'Ecole nationale vétérinaire de Toulouse, «*le métier a été longtemps tenu par des hommes, notamment parce que c'était une profession rurale où les femmes n'avaient pas leur place, dans un univers qui exigeait de la force physique. Mais croyez-moi, les femmes savaient parfaitement compenser la force par des astuces*». La vétérinaire, qui a été formée en majorité par des hommes, adhère peu à une vision du soin masculiniste qui aurait cédé à une approche féminine, donc plus sensible et instinctive. «*Les garçons et les filles à qui j'enseigne portent exactement le même regard sur le métier*», insiste-t-elle. «*Le métier s'est féminisé parce qu'il a suivi un phénomène de société. Dès que les filles ont vu qu'elles pouvaient l'exercer, elles ont foncé. C'est arrivé au même moment que cette humanisation des relations maîtres et bêtes à poil. C'est une co-évolution, voilà tout.*»

Le moral dans les chaussettes

Si, grâce à la médecine vétérinaire, l'espérance de vie des chiens et des chats augmente¹, une autre réalité, moins joyeuse, se joue en coulisses. Celle du mal-être profond d'une profession pourtant vouée à prendre soin de nos compagnons. Une étude tire la sonnette d'alarme : les vétérinaires présentent un taux de suicide trois à quatre fois plus élevé que la moyenne nationale. En cause ? Une charge émotionnelle énorme, renforcée par des conditions de travail particulièrement éprouvantes. Derrière la blouse, il y a des femmes et des hommes confrontés régulièrement à la mort – sous la forme de l'euthanasie –, à des horaires à rallonge, des nuits de garde, peu de récupération et surtout, à une implication sans relâche qui déborde souvent sur leur vie privée. Le professeur Didier Truchot, spécialiste en psychologie sociale à l'université de Franche-Comté, mène depuis 2020 une recherche² sur la santé des vétérinaires pour le compte de l'Ordre national des vétérinaires et de Vétos-Entraide. Son constat est clair : le métier use. Beaucoup d'investissement personnel pour peu de reconnaissance. Les vétérinaires doivent aussi composer avec une clientèle parfois agressive, qui attend l'excellence à moindre coût. Sans parler des impayés, du stress financier, et d'un salaire souvent très modeste d'environ 1700 euros mensuels en début de carrière. A cela s'ajoute parfois une profonde désillusion. Après des études longues et exigeantes, le rêve initial se heurte à une réalité plus rude : un milieu encore imprégné de réflexes ancestraux, patriarcaux, façon « on ne montre pas ses émotions », et où la souffrance reste un tabou. Mais les lignes bougent. Cette même étude appelle à briser le silence et rappelle qu'un vétérinaire a, lui aussi, le droit de dire : « Je vais mal. »

1. L'espérance de vie d'un chien est de 12,5 ans en 2022, soit un an de plus qu'en 2003. Celle d'un chat est de 13,1 ans en 2022, soit 3,5 ans de plus qu'en 2003 (source : enquête Kantar/Facco).

2. Pour le compte du CNOV et de Vétos-Entraide.

Le client acteur du soin

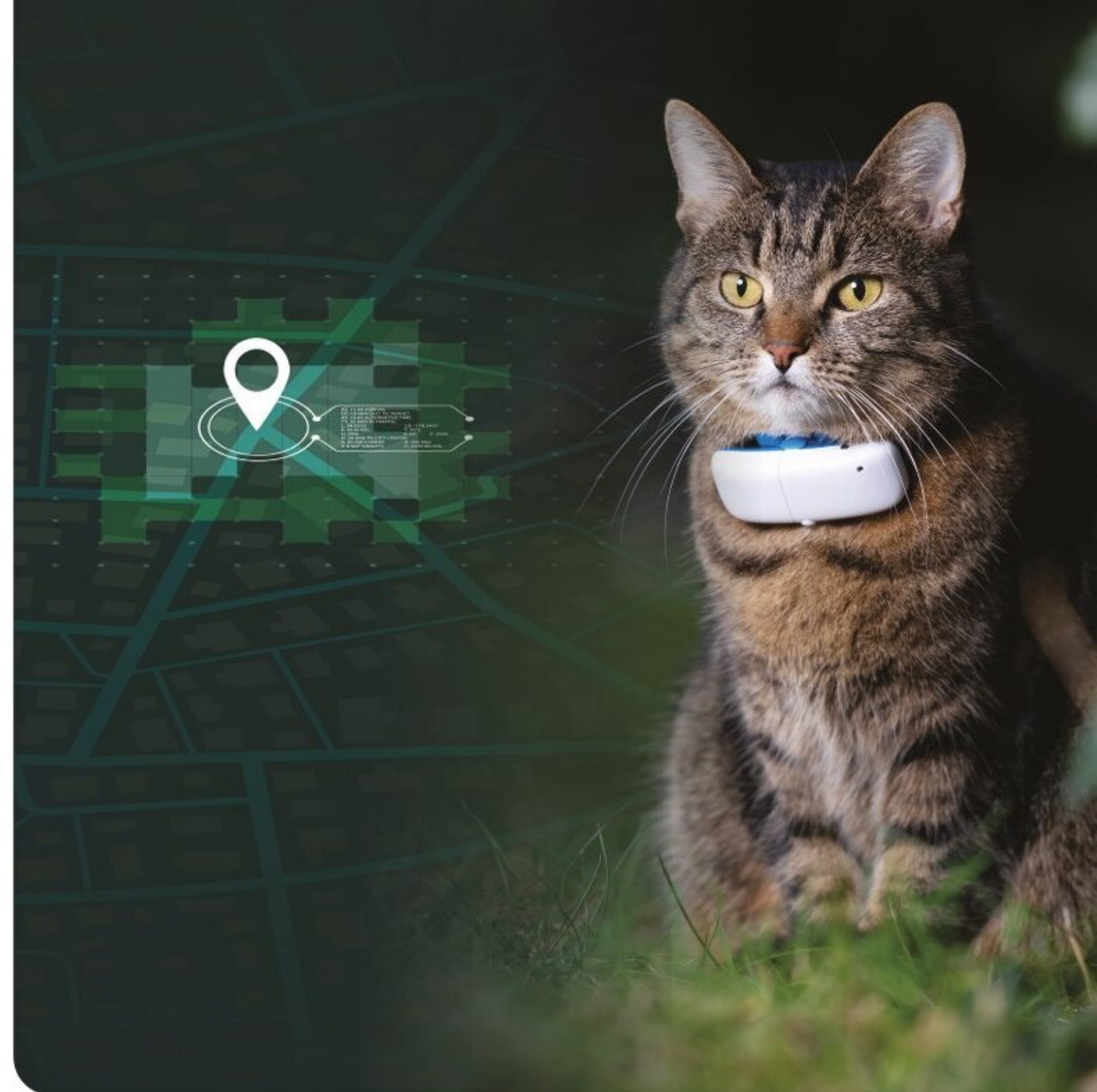
Fini le temps où le véto faisait son diagnostic en trois mots pendant que le client hochait la tête sans oser poser de questions. Comme chez son propre médecin, le « pet parent » veut comprendre, décider, participer. Bref, il ne vient plus pour subir un verdict, mais pour discuter du plan de bataille. Fini, donc, le « c'est comme ça et pas autrement ». « Nos clients ne se contentent plus d'un diagnostic vertical. Ils veulent être acteurs du soin », explique le docteur Gaultier. Une petite révolution dans les salles de consultation que les vétérinaires accueillent avec soulagement : « On échange avec des gens qui aiment vraiment les animaux, comme nous », confient-ils, unanimes. Finalement, c'est un cercle vertueux : « C'est gratifiant pour nous, pour le maître et pour le patient », souligne la docteure Sophie Train.



Un poste d'observation

Et si les vétérinaires étaient les nouveaux sociologues français ? Ceux qui, dans l'ombre, observent et analysent nos comportements ? Ce livre étonnant, sur un thème inattendu, est l'œuvre du journaliste Julien Solonel, qui a sillonné une bonne partie du territoire français pour interroger une cinquantaine de professionnels du soin. Un reportage dans *Le Parisien Magazine*, auquel il collabore, n'aurait pas suffi pour rapporter toute la matière qu'il a récoltée. Alors le reporter en a fait un livre succulent de 215 pages. Alors qu'il « n'a jamais eu de raison professionnelle ou personnelle de pousser la porte d'un véto », il décide de partir à la découverte de cette profession après le récit intrigant d'une vétérinaire croisée chez des amis. « Elle a parlé d'une profession bien plus compliquée que celle que les gamins rêvent d'exercer. » Et l'auteur de nous faire découvrir un métier dont on ne parle quasi jamais et qui, pourtant, radiographie l'ensemble de la population : du 4^e âge aux jeunes couples, du chasseur au propriétaire de haras, du monde urbain au monde rural. « Ce métier est un véritable poste d'observation », note-t-il. Au point d'accompagner des thèmes d'actualité aussi sensibles que l'aide à mourir – d'après des témoignages rapportés, Emmanuel Macron aurait dû consulter les véto, tant ils en savent sur le sujet –, les inégalités sociales, les violences familiales ou les antivax ; mais aussi plus légers, comme la mode. Si les chats, chiens, lapins ou chevaux savaient lire, gageons qu'ils dévoreraient cet ouvrage !

La France vue par les vétérinaires, de Julien Solonel. Buchet Chastel, 21 €.



Bienvenue dans l'ère DE L'ANIMAL 2.0!

Puce, GPS, gamelle connectée... « La génération actuelle des propriétaires d'animaux de compagnie est ultra connectée », observe la docteure Sophie Train. Et leurs animaux aussi ! Aujourd'hui, nos compagnons à poils n'ont peut-être pas de smartphone, mais ils ont des gamelles et des litières connectées. Oui, oui, même le chat a sa propre appli. « Ces objets du

quotidien, les maîtres les utilisent aussi pour leur animal : ça mesure tout ! » explique la docteure Train.

SUIVI EN TEMPS RÉEL

Résultat : les vétérinaires reçoivent désormais des informations dignes d'un tableau de bord de la Nasa. Analyse d'urine, quantité de croquettes avalées (ou boudées), niveau d'activité, qualité du

sommeil... jusqu'au suivi en temps réel de la glycémie chez les chats diabétiques grâce à des capteurs :

DES INFORMATIONS

DIGNES DE LA NASA

« Tous les matins, je reçois ces données en direct », raconte-

t-elle, toujours émerveillée par ces avancées technologiques. Et il y a de quoi, car ils permettent aux véto d'être encore plus réactifs et aux maîtres d'être rassurés.



Un exercice **sous pression**

Entre 2022 et 2023, les actes d'agressivité injustifiés envers les vétérinaires ont bondi de près de 52 %¹. Et comme si cela ne suffisait pas, la profession est désormais la cible d'un nouveau fléau : le « *vêto bashing* » sur les réseaux sociaux. Menaces en tout genre, commentaires haineux, et même praticiens accusés d'avoir rendu des animaux malades ! « C'est difficile à vivre pour le soignant, d'autant plus qu'il exerce un métier chargé d'une forte dimension émotionnelle », confie le docteur Emmanuel Gaultier. Ce climat délétère représente, pour les vétérinaires, « un risque de perte de confiance en soi et de détérioration de l'autorité médicale ». Parmi les racines de cette violence, l'argent figure en première position. Dans un pays où la santé humaine est largement prise en charge, la facture vétérinaire tombe parfois comme un coup de massue. Comptez environ 100 euros pour une consultation, et jusqu'à

1 500 euros par an quand on additionne les soins, les vaccins, les traitements et la nourriture. Des frais rarement anticipés au moment de l'adoption de l'animal mais que beaucoup sont prêts à assumer malgré tout. Quand on aime, on ne compte pas, jusqu'au sacrifice. « Même démunis, les gens sont prêts à dépenser beaucoup pour leur animal », constate la docteure Sophie Train. Mais que faire lorsque la facture dépasse ce que le cœur – et le portefeuille – peuvent assumer ? Là, un drame se joue : propriétaires en détresse, vétos débordés et finalement, les tensions explosent. Parfois accompagnées d'accusations aussi injustes que violentes. Et pendant que les uns déversent leur colère sur la toile, quelquefois jusqu'au *vêto bashing*, les autres tentent tout simplement de récupérer leurs honoraires impayés.

1. D'après le rapport annuel de l'Ordre national des vétérinaires.

Un phénomène pas si récent

La pet parentalité « remonterait aux années 1970-1980 », rappelle Eric Baratay, spécialiste de l'histoire des relations hommes-animaux, professeur à l'université Jean-Moulin de Lyon 3 et membre senior de l'Institut universitaire de France. « La nouveauté, c'est que les médias y sont désormais sensibilisés. » La position montante du chat et du chien dans la famille a évolué sur quatre siècles : « Entre les XVII^e et XIX^e siècles, ils sont, dans les milieux bourgeois, considérés comme des amis. Au milieu du XX^e siècle, ils pénètrent dans les foyers de la classe moyenne, qui les voit comme des membres de la famille à part entière. Dans les années 1980, ils acquièrent le statut d'enfant. » Et de faire remarquer que « ce processus de vulgarisation sociale de l'animal a converti jusqu'au monde paysan, avec maintenant des chiens, et même des chats de compagnie ».

Lorsque l'amour déborde

Is dorment par terre à côté de leur chien fiévreux, mettent leur teckel au régime vegan, refusent toute piqûre au nom de principes «anti-vax»... Bienvenue dans l'univers de la pet parentalité version extrême, où l'amour déborde parfois au détriment du bon sens. «Elle nous met énormément de pression», confie la docteure Marie-Christine Calais, vétérinaire à Saint-Michel-sur-Orge (Essonne). «On gère des animaux malades, mais aussi des maîtres qui les considèrent - à tort - comme de petits humains.» Résultat, certains parlent à la place de leur chien: «il n'aime pas les piqûres, hein mon loulou?», voire s'opposent aux soins: «Arrêtez tout, vous lui faites mal!» Une simple coupe de griffes peut alors devenir un acte à négocier comme un traité de paix et le véto peut être désarmé de sa seringue avec des cris d'orfraie. La zen attitude olympique est à ce moment-là

appelée à la rescousse: «Il faut de nos jours beaucoup de patience avec certains de nos clients», confessent, dépités, les praticiens que nous avons rencontrés. Et de la maîtrise de soi quand un client appelle à 23h30 pour savoir si son chien peut consommer... la sauce de la viande, comme le raconte, amusée, la docteure Calais. Car oui, aujourd'hui, on attend du vétérinaire qu'il soit disponible 24 h/24, façon Uber. «Si on ne décroche pas tout de suite, on se fait incendier», soupire-t-elle.

ETATS D'ÂME

Si ce profil de clients excessifs fait pas mal de dégâts, il est minoritaire, tiennent à préciser les vétérinaires qui ont témoigné. Dans leur grande majorité, disent-ils, les pet parents sont attentionnés, impliqués et un peu inquiets. Une inquiétude qui les pousse à vouloir en savoir plus sur leur animal et ses états d'âme. «Outre

la maladie et les traitements, ils veulent comprendre des comportements qui les inquiètent», souligne Emmanuel Gaultier, vétérinaire comportementaliste. Ils veulent comprendre pourquoi tant d'aboiements

quand ils ne sont pas là, pourquoi Minette confond le divan avec sa litière, pourquoi Félix griffe les invi-

tés... «Je veux trouver une solution, me disent ceux qui viennent me voir.» Arrivé dans les années 1980 avec les progrès technologiques, le comportementalisme s'intéresse à ce que ne voit pas le scanner: l'âme animale. Et, par ricochet, celle du maître. Car ses peines sont souvent le reflet de celles de son propriétaire, dont l'animal absorbe le stress et qu'il a tendance à singer. Finalement, le véto comportementaliste est un peu le psy du duo maître-animal. Sans le divan, et avec plus de poils sur les vêtements...

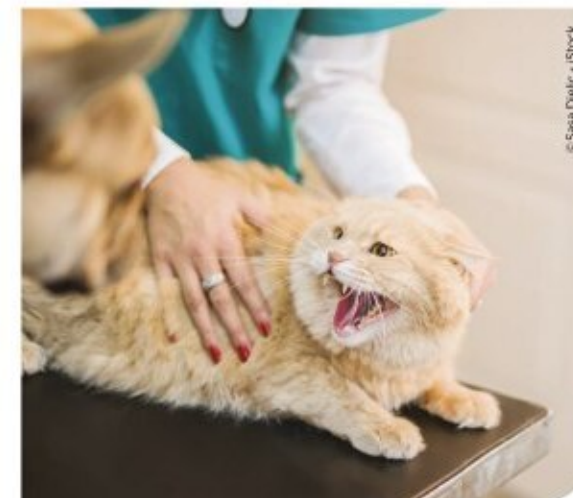
L'ANIMAL ABSORBE

LE STRESS

DE SON PROPRIÉTAIRE

Dérives et dégâts de l'hyper-humanisation

Un chien attablé au restaurant avec une serviette nouée autour du cou. Un autre qui, toutes dents dehors, empêche un homme de se glisser dans le lit à côté de sa compagne. Non, ce ne sont pas des planches de BD, mais des scènes de la vie réelle, observées par des vétérinaires un brin dépassés. Ces absurdités prêteraient à rire si elles ne traduisaient pas une forme de maltraitance. «C'est le signe d'une mauvaise éducation», déplore Caroline G., vétérinaire dans la Nièvre (qui souhaite rester anonyme). «On se retrouve, nous, docteurs, à ne pas pouvoir les soigner car ils sont ingérables», poursuit Marie-Christine Calais. «On sort alors collerettes et muselières pour les maintenir.» Ces comportements cocasses peuvent même tourner à l'agressivité envers le maître. «La preuve que le pet parent se laisse entièrement bouffer par son animal.» La cause de ce déraillement? L'hyper-humanisation des animaux par leur propriétaire. «Ils oublient que leur compagnon à poils est doté



d'un comportement animal spécifique à son espèce», constate Luc Mounier, professeur en bien-être animal à VetAgro Sup. «A force, ils lui font perdre leur place d'animal: le chat devient chien en demandant toujours plus de contact humain, ce qui n'est pas dans sa nature, tandis que le chien est catalogué "chien de jardin" ou "chien de canapé", ce qui n'est pas non plus dans sa nature.» Et le spécialiste d'avertir, affligé:

Certains animaux, mal élevés, sont ingérables au point que collerettes et muselières sont requises pour les soigner.

«Un chien n'a pas sa place dans une poussette.» Une scène déconcertante, mais malheureusement courante en ville. Idem pour ce lévrier de 40 kilos qui «n'a rien à faire dans un appartement», peste gentiment l'expert. Ce dernier se désole également de voir ces nouveaux propriétaires penser à la place de leur animal, sans respecter des codes inhérents à son espèce. «La bienveillance et la bientraitance vues par l'humain ne sont pas nécessairement du bien-être pour l'animal», explique-t-il avant d'illustrer son propos: «Caresser un chien alors qu'il est endormi est un geste empathique mais qui peut être perçu comme une agression par l'animal, car il le dérange. Lui donner un morceau de chocolat, qui est pourtant un délice pour l'homme, est très mauvais pour le chien.»

EDUCATION INAPPROPRIÉE

Autre conséquence de cette humanisation de la bête, des méthodes d'éducation totalement inappropriées, comme celle d'interdire au chien de renifler un congénère, un pipi ou une crotte. «Les hommes et les femmes ne se reniflent pas quand ils se rencontrent, on est d'accord! Mais les chiens, oui! C'est leur façon de faire connaissance avec leurs semblables et de percevoir leur environnement.» Il ajoute: «Pour communiquer avec son animal, le maître doit savoir interpréter ses comportements, comme l'animal doit le faire avec son humain de propriétaire.» Ce dernier est même encouragé à parler mièvrement et à gâter. «L'animal entend alors une voix joyeuse, il en conclut que son maître est heureux.» Par conséquent, avec un animal, on oublie la peur du ridicule!

Le portefeuille fait la différence

«Le pet parentalité est un phénomène de société qui touche autant les villes que le monde rural et péri-urbain», note la vétérinaire Caroline G. «Le monde paysan a imité le monde des villes en ce qui concerne les chats et les chiens. Les chiens de ferme ont aujourd'hui la belle vie et le chien utilitaire n'existe plus depuis un siècle, c'est aujourd'hui un compagnon qui se promène avec son maître», confirme Eric Baratay, qui ajoute: «Il ne faut pas croire que c'était naturel d'attacher le chien, de le laisser dormir dehors, dans une niche. Il développait des pathologies, des dépressions, de l'obésité.» «La véritable différence, c'est le portefeuille du propriétaire, pointe Caroline G. Si le rôle du vétérinaire est de poser un diagnostic et de proposer un choix de traitements, il doit désormais gérer les capacités financières du propriétaire qui ne peut pas toujours suivre. J'ai eu une cliente qui m'a demandé d'encaisser les 85 euros d'une consultation en plusieurs fois. Tandis que d'autres sont prêts à déboursier d'un coup jusqu'à 15 000 euros pour une chirurgie.»



Soutenir les derniers instants

Je me rends cet après-midi chez une dame pour la préparer à la mort de sa très vieille chienne malade. » Depuis un an, Marie Cibot, vétérinaire dans le sud de la Bretagne, chercheuse en éco-éthologie et à la tête de Solâme, une entreprise spécialisée dans l'accompagnement de la fin de vie des animaux de compagnie, sillonne les routes de la région. « La prise de décision n'est pas simple. J'aide ces propriétaires anxieux et chagrinés à couper le lien avec leur animal, qu'ils doivent laisser mourir. Ensemble, on y va plus sereinement », résume-t-elle. « Nous réfléchissons à la façon de faire de ce départ plein d'émotion un moment beau et fluide, vécu comme un hommage. » Son rôle est double. D'un

IL S'AGIT D'AMÉLIORER

LE QUOTIDIEN

DE L'ANIMAL SOUFFRANT

côté, elle rend des visites à domicile plusieurs fois par semaine, appelées « consultations qualité de vie ». A la manière des soins palliatifs, il s'agit d'améliorer le quotidien de l'animal souffrant avec des gestes comme lui couper les griffes, aménager l'espace pour faciliter ses déplacements, disposer un harnais sur son bassin pour le soulager d'éventuelles douleurs physiques, l'emmener en balade... Et par ailleurs, elle pratique l'euthanasie à domicile. La consultation dure 1h30, pendant laquelle la docteure Cibot commence par régler tout ce qui est administratif avec le maître. Ensuite vient l'injection d'un tranquillisant, suivie de la transfusion létale. Bien sûr, les proches sont présents pour dire adieu à leur compagnon à leur manière. « Selon les familles, je poursuis par un "moment souvenir" : par

exemple recueillir une touffe de poils qui sera remise au propriétaire dans un écrin, prendre une empreinte de patte... puis je ferme les paupières de l'animal. Je peux aussi le brosser. Enfin, le corps est transféré dans une housse funéraire qui me sera remise. »

“DONNER DU TEMPS AU TEMPS”

La chercheuse explique avoir « développé ce service à domicile pour donner du temps au temps. C'est tout l'à-côté de la mort qui est abordé ici. Cette demande correspond à une évolution globale des liens qui unissent aujourd'hui l'animal de compagnie à l'humain. On me demande aussi bien en ville qu'à la campagne, quelles que soient les catégories socio-professionnelles. Leur point commun : tous aiment profondément leur animal. » ●